

Dans son gouffre profond, triste nuit sans aurore,
A jamais, avec moi, les peut ensevelir !

—Pourtant si je pouvais, Bien-aimé que j'adore :
Si j'osais espérer, . . . je t'attendrais encore !
Et je ne voudrais plus, ne pourrais plus mourir.

—*Remontons un instant, vers ces scènes passées*
Pleines de souvenirs, et de pleurs arrosées !
Pour la dernière fois, que mon œil affaibli,
Cherche et suive de loin, ces ruines trop chères,
Et les contemple, avant qu'un éternel oubli,
N'enveloppe bientôt, avec moi leurs poussières !

Le soleil, bien des fois, s'est levé sur nos jours,
Depuis que je t'attends :—Rien ne paraît encore.
Que je cherche au Couchant, que je cherche à l'Aurore ;
Et l'espérance, enfin, me quitte pour toujours :
Moi qui comptai sur elle, autant que sur toi-même.
Hélas ! on croit toujours trop, en ceux que l'on aime !
Et pourtant, n'ai-je pas bien longtemps attendu ?
Est-ce au doux moment où, pleine de confiance,
Je croyais, tout tenir, que je vois, tout perdu ?
Où sont donc, les serments, et la sainte alliance ?
Alphonse ! Oh ! dis pourquoi, n'es-tu plus revenu ?
Au moins, dis, de nous deux : Qui s'est mieux souvenu ?

—Et, tu veux le pleurer, amante inconsolable !
La source de tes pleurs n'est pas intarissable !
Si tu n'en voulais point de cette pauvre fleur :
Pourquoi la brisais-tu de sang froid jusqu'au cœur ?
Elle, qui ne venait que d'ouvrir son calice.